

Thierry Ferrand

Les paroles écrites

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1798-4

© Thierry Ferrand

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Préface

L'Art d'écrire est un art difficile, et celui de la nouvelle l'est plus encore. Il n'existe pas d'école pour l'apprendre.

Écrire une nouvelle, c'est savoir, en quelques lignes, quelques pages, « poser » un décor, des personnages, une situation. C'est savoir, aussi, construire une intrigue, une histoire avec un début, un milieu et une fin. Vous devez pourvoir transporter le lecteur, l'emmener avec vous sur le chemin que vous avez tracé.

Dans une nouvelle, chaque mot, chaque ponctuation a son importance. Et, surtout, il faut surprendre son lecteur par une chute à la quelle il ne s'attend vraiment pas.

Pour être sûr de son talent de nouvelliste, il faut faire ce simple test : écrire 30 nouvelles en 30 jours...

Dans ce recueil que vous propose Thierry Ferrand, vous trouverez tous les composants qui font de ces textes, des « bonnes » nouvelles. Car il possède ce don rare, égal au peintre ou au compositeur...

Au travers de ces quelques histoires vous découvrirez tout un monde nouveau, des personnages plus vrais que nature.

Vous voyagerez au gré des situations que l'auteur décrit avec une parfaite maîtrise. Il sait, aussi, manier l'humour, dans un style bien à lui.

Alors, ne gêtez pas votre plaisir ! Laissez-vous porter au fil de ces histoires, des rebondissements que vous offre cet homme généreux. Suivez avec lui le chemin qu'il a tracé pour vous, lecteurs, et qui mène au plaisir toujours renouvelé de lire.

Daniel Meunier

Directeur littéraire de *La plume Editions*.

Les frères siamois

Ce fut par un soir glacial de janvier que Lise eut ses contractions. Elle eut cependant la force de prévenir sa voisine. En 1950, les téléphones étaient rares, surtout dans les fermes éloignées. Lise vivait seule, son époux n'avait pas survécu à la Seconde Guerre mondiale. Elle était à présent allongée sur son grand lit de bois. Plus le temps de prévenir une ambulance, ce fut donc la vieille Léonie, une voisine et ancienne infirmière, qui fit office de sage-femme. Les contractions étaient de plus en plus rapprochées. Tout était prêt pour la venue du bébé : les serviettes et l'eau chaude. Lise était en sueur sur son lit, la souffrance se lisait sur son visage, d'habitude si souriant.

— Allez, Lise, un effort, tu y es presque ! Pousse, pousse encore !

La délivrance vint enfin, puis un long silence se fit dans la chambre. Léonie avait perdu tout à coup son éternel optimisme et sa joie de vivre. Elle posa précipitamment le bébé près de Lise. Soudain, le plus beau moment de la vie d'une femme devint un enfer. L'enfant était en fait deux frères siamois qui étaient si mêlés qu'ils partageaient le même corps. Lise fut

foudroyée par cette horreur. Vidée de toutes ses forces, elle pleura sur son lit.

Le lendemain matin, les voisins, qui avaient eu vent de l'affaire, vinrent plus par curiosité que pour la féliciter. Le plus dur fut les « Oh ! Mon Dieu ! » des femmes, certaines faisant même le signe de croix comme pour se protéger du Malin. Les jours passèrent. Lise, dans ce cauchemar, avait choisi le combat plutôt que la mort. Dans leur berceau, Paul et Henri lui souriaient avec l'innocence des anges, son cœur de mère s'était remis à battre. La visite à l'hôpital de Bourg-en-Bresse révéla que les deux frères avaient un cœur pour deux, chacun possédait la moitié du corps unique, les deux têtes étaient collées l'une à l'autre. Bien que leurs cerveaux fussent indépendants, ils étaient reliés entre eux. Aucune opération pour tenter de les séparer n'était possible sans la mort de l'un ou l'autre.

Lise avait forgé son âme avec le temps. Le regard des autres ne la blessait plus, elle avait tant et tant pleuré qu'aucune larme ne coulait plus de ses beaux yeux bleus. Pourtant, quel calvaire lorsqu'elle devait prendre le train de la gare de Polliat pour rejoindre Bourg-en-Bresse, la ville la plus proche. Dans le village, on s'était habitué aux frères siamois, à cette « bête à quatre yeux », comme la nommaient les enfants. Mais en ville, les deux frères devenaient une curiosité monstrueuse, des mots cruels s'échappaient de la bouche des passants, des piques qui allaient droit au cœur de Lise. Paul et Henri, quant à eux, ne

semblaient pas en souffrir. Lise leur servait de paratonnerre, elle aurait pris toute la misère du monde tant l'amour qu'elle portait à sa progéniture était grand. L'école communale de Polliat avait accepté leur présence dans ses classes, non sans mal, car il avait fallu une dérogation de L'académie de Dijon, fortement appuyée par le maire de la commune. L'expérience fut fructueuse, l'intelligence de Paul et Henri était prodigieuse, ils excellaient dans toutes les matières, si bien que dès leur quatorzième année, ils passèrent leur certificat d'études primaires et le baccalauréat, et ce fut en grandes pompes que leurs diplômes leur furent remis.

Ce matin de juillet 1964, on avait dressé un petit podium dans la cour de l'école, à l'abri sous les platanes touffus. Les maires des communes environnantes étaient présents, les diplômes devaient être remis par le préfet lui-même. Lorsque fut venu le moment fatidique, Lise se mit tout à coup à rayonner de bonheur : elle qui avait connu la pitié des autres connaissait à ce moment la fierté d'une mère. L'esprit l'avait emporté sur le paraître. Une larme de bonheur venue de son âme endurcie s'écoula sur sa joue.

À partir de ce jour, les frères siamois connurent une petite célébrité de par leur singularité physique et intellectuelle.

Les années passèrent. Paul et Henri eurent, comme tout jeune homme, des aventures amoureuses qui malheureusement restèrent toutes platoniques, aucune

filles ne voulant faire l'amour avec ce monstre à deux têtes. Les frères siamois en avaient pris leur parti, la peine était partagée en deux, leur destin aussi. Après de brillantes études, ils furent admis au CNRS.

Le conte de fées prit fin le 8 juillet 1980 : en pleine conférence, les deux frères se retrouvèrent à terre, foudroyés par une crise cardiaque. Le cœur unique de Paul et Henri n'avait pu supporter ni les nuits blanches consacrées aux recherches, ni les émotions des deux hommes.

Lise fut convoquée d'urgence à l'hôpital. Le cardiologue devait prendre une décision rapidement.

— Madame Bélair, les heures de Paul et Henri sont comptées mais d'après les scanners, il resterait une chance infime de sauver l'un des deux.

— Lequel ?

— Eh bien, les chances sont égales. La chirurgie ayant fait de grands progrès, nous pouvons séparer les deux corps pour n'en faire qu'un. Bien sûr, il n'aurait plus qu'une tête, deux bras, deux jambes, et deviendrait un homme tout à fait commun.

Lise comprit rapidement qu'elle devait faire un choix entre Paul et Henri. Quel choix déchirant pour une mère ! Après leur avoir donné la vie, elle devait les séparer à tout jamais. Prise d'une tristesse infinie, elle sortit de sa poche une pièce de monnaie qu'elle serra dans sa main droite tout en regardant le professeur droit dans les yeux.

— Pile, c'est Paul, face, c'est Henri.

Lise ne pouvant faire un tel choix, elle laissait Dieu ou le hasard décider à sa place. Elle lança la pièce de monnaie, qui retomba sur le bureau du professeur et tournoya sur elle-même comme une toupie de lumière avant de se coucher du côté pile. Paul avait eu la faveur du destin. L'opération dura vingt-quatre heures, les deux corps furent séparés et certaines parties recousues. Ne subsistait à présent qu'un seul être.

Le réveil de Paul eut lieu quatre jours plus tard. Il ressentit alors une immense solitude. La mort d'Henri le laissait seul, il avait été son frère et la moitié de sa chair. Malgré tout, il découvrait la liberté, il pouvait aller à un endroit précis sans l'accord d'Henri, marcher dans la rue sans que personne ne se retourne, parler à une fille en tête à tête.

Pourtant, un an plus tard jour pour jour, Paul fut pris de tremblements, de gestes incontrôlés. Les différents examens ne révélèrent aucune anomalie cérébrale. Un soir, il eut la stupeur d'en découvrir la raison. Tout en étant allongé sur son canapé, une voix intérieure lui murmura :

— Paul, tu croyais être débarrassé de moi...

— Henri ! Mais comment est-ce possible ?

Henri raconta le stress énorme qu'il avait connu lors de l'opération. Son esprit s'était alors réfugié dans un endroit baigné d'une lumière apaisante, et il sortait à présent d'un long sommeil.

Paul comprit très vite : ils étaient frères siamois et une partie de leurs cerveaux était reliée. Lors de

l'opération, les mystères de l'âme étant impénétrables, Henri avait rejoint une région du cerveau de Paul. Ils devaient à présent partager la même tête, être encore plus proches qu'ils ne l'étaient jadis.

Le couvent

La vie nous réserve parfois des surprises. L'histoire que je vais vous raconter est authentique, bien que paraissant irréaliste. Tout commence un beau matin de juillet, il y a quelques années, pour être plus précis le deux juillet 1996. Je faisais alors mes études d'ingénieur à Paris. Le matin j'aimais flâner dans le vieux Paris, plus principalement aux alentours de Notre Dame. Ce matin-là le ciel était limpide dès 9 h. Par beau temps les peintres sortent leur chevalet, et il n'est pas rare qu'une dizaine d'entre eux peignent Notre-Dame. Tout de suite mon attention fut attirée par une jolie silhouette, une jeune fille brune d'une vingtaine d'années. Comme attiré par je ne sais quelle force, je me dirigeai vers elle, lui disant quelques mots, une phrase banale.

-La journée va être belle, beau temps pour peindre.

Elle me regarda de ses grands yeux marron et me sourit, et à ce moment-là, je me sentis troublé par cette merveilleuse apparition, mon cœur battait la chamade. Ce jour-là, j'eus toutes les audaces : étant d'un naturel plus que timide, j'osai l'aborder, elle me répondit qu'elle poursuivait des études d'art contemporain.

Puis quelques minutes passèrent, quand tout à coup me vint l'idée de l'inviter au restaurant, moi si timide d'habitude ! Inviter une inconnue, cela ne fut pas sans mal, et je dus passer par tous les états de la pâleur d'un linge blanc à la rougeur d'une tomate, me rendant on ne peut plus ridicule. Sa réponse fut aussi inattendue que ma question, ma grande timidité y était pour beaucoup, elle avait trouvé ça touchant.

-Oui

Donc le rendez-vous était pris le soir même à 20 heures, dans un petit restaurant italien près de Notre Dame, *Chez Nino*.

L'attente du soir me sembla une éternité, il arriva enfin comme tout doit arriver. Je fus le premier sur les lieux 30 mm avant le rendez-vous, je me sentais anxieux, mal dans ma peau, je n'étais pas du genre à inviter une inconnue, mais ce fut plus fort que moi, un peu comme si je voulais retenir un rêve pour éviter qu'il ne m'échappe. 20 heures sonnaient à la vieille horloge du restaurant et toujours personne. Le barman me regardait comme s'il avait compris en secouant la tête avec un sourire narquois. Puis l'horloge sonna une seconde fois, il était 20 h 30 mais toujours rien : s'était-elle joué de moi, avait-elle eu un fâcheux contretemps ? Je me morfondais lorsqu'elle apparut, plus belle que jamais. Je me souviendrai jusqu'à mon dernier jour de cette apparition. Elle était vêtue ce soir-là d'une longue jupe à fleurs façon gitane contrastant avec un chemisier de satin blanc, portant à chaque

extrémité de son col deux petits dauphins en argent sertis de deux pierres bleues faisant office d'yeux, mais le plus sublime en elle était son sourire. Elle aurait pu poser pour Modigliani. Il n'y avait aucun doute, elle était plus que jolie, elle était belle. Elle était différente des autres filles que je connaissais, ou plutôt je posais un regard différent sur elle, qui me laissait entrevoir sa grande générosité et ses qualités de cœur ; nos différences se ressemblaient.

Au bout de quelques minutes je sus son prénom, Marie-Agnès, et elle sut le mien, Pierre. Elle riait de toutes mes plaisanteries, moi qui n'étais pas au naturel un comique patenté. Puis minuit sonna, elle prit son sac, et disparut comme par enchantement, telle une Cendrillon des temps modernes. Ce soir-là, je n'eus pas droit à une pantoufle de vair mais à une petite feuille de carnet pliée en quatre où figurait son numéro de portable.

Ensuite, il n'y eut pas un soir où l'on ne se vit pas, puis une année passa, je réussis avec brio mon diplôme d'ingénieur en informatique. Elle, de son côté, eut son diplôme de professeur d'arts plastiques. Le jour tant attendu arriva, le jour où elle devait me présenter à ses parents « *des bourgeois de Dijon* » disait Marie-Agnès en parlant d'eux. Son père avait fait fortune dans la conserve, plus précisément dans la moutarde, LA MOUTARDE SAUNIER, la moutarde qui accompagne tous vos mets.

Sur la route qui nous conduisait de Paris à Dijon, Marie-Agnès ne tenait plus en place, elle se comportait